

« *Si l'on prenait en compte sérieusement, effectivement, pratiquement la psychanalyse, ce serait un tremblement de terre à peu près inimaginable. Indescriptible. Même pour les psychanalystes* ».

La psychanalyse a révélé au public l'existence en l'homme de l'inconscient, en une époque où dominait une foi partagée en la toute-puissance de la Raison humaine. Il y eut bien un tremblement de terre théorique, une fissure ouverte au cœur de l'apogée du rationalisme, brèche dans laquelle les arts s'engouffrèrent (peinture moderne, surréalisme, etc...). Cependant ce tremblement de terre n'a pas atteint semble-t-il le cœur du pouvoir de nos sociétés industrielles modernes, pouvoir scientifique, technique et économique. La fable d'un monde contrôlée par la pure rationalité humaine, et donc dominé par les hommes qui, précisément, disposent comparativement d'une plus grande rationalité, cette fable continue de régner, maintenant au pouvoir les castes dominantes.

Prenons l'exemple, pour commencer, du pouvoir économique. Dans la sphère productive proprement dite, les techniques modernes et le recours à la puissance mécanique ont permis d'atteindre des niveaux de productivités insoupçonnés dans l'histoire de l'humanité : l'homme n'a jamais fabriqué autant de biens matériels que dans notre société contemporaine. Mais produire ne suffit pas : il faut vendre, et donc que soit consommé ces biens. Notre système économique industriel, si performant dans son rapport à la Nature pour imposer à la matière ses volontés afin de la transformer en choses utiles pour l'homme, notre système industriel a besoin en contrepartie d'imposer à la société humaine un désir insatiable de consommer ces produits. Car ce n'est pas le tout de produire en grande quantité, indéfiniment, encore faut-il symétriquement consommer tout autant.

Mais, contrairement à l'action de l'homme sur la matière, ce n'est pas par la force, par la contrainte physique, que l'homme agit sur l'autre homme en l'incitant à consommer. L'action de la société industrielle est bien plus subtile : elle agit sur le *désir inconscient* de l'homme. C'est par le biais de la publicité, que sont propagées des images donnant envie d'avoir, de posséder ces biens. C'est par le biais d'une communication dogmatique, d'un message inlassablement répété associant bien matériel et bonheur, que l'on donne envie aux masses d'acquiescer ces choses qui sortent par milliers de nos usines¹. L'analyse de la publicité

¹ L'économiste Galbraith a particulièrement travaillé cette question taboue de l'importance de la publicité pour le bon fonctionnement de la technosstructure industrielle. Galbraith, *Le nouvel Etat industriel*, Gallimard, 1968.

commerciale est à ce titre éclairante : voyez comme ces gens sont beaux, comme ils ont l'air d'avoir une vie heureuse, comme ils sourient. Pourquoi nous dit la réclame ? Mais précisément parce qu'ils ont cet objet qu'il vous manque !

Cette société qui s'affiche ainsi, dans ses prouesses scientifiques et techniques sur la nature, si objective, si rationaliste, fonctionne en fait, dans l'art du gouvernement, du pouvoir de l'homme sur l'homme, comme tout pouvoir, comme un pouvoir dogmatique. C'est-à-dire un pouvoir qui, par le biais de l'image, du désir et de la fable, de la romance, influence l'homme et le conduit à une certaine action voulue. Ce n'est pas par l'argumentation, par le discours raisonnable, que l'on convainc les populations de rentrer dans le système : avoir leur pavillon, avec leurs autos, leur cuisine Mobalpa, leur canapé, leur écran géant, etc... Ce n'est pas en s'adressant à leur rationalité que l'on agit sur eux, mais précisément en jouant sur leur inconscient, siège des désirs refoulés, des rêves, des fantasmes.

Alors, évidemment, si l'on prenait sérieusement en compte, *pratiquement*, la psychanalyse, cette comédie qu'est la société de consommation pourrait effectivement s'ébranler. D'aucuns pourrait réaliser que ce qu'il recherche en vain n'est qu'un succédané de bonheur. Il se rendrait compte, dans l'habitude qu'il aurait prise de découvrir la présence en lui, vivante, de désirs enfouis et de fantasmes inachevés, qu'un pouvoir extérieur, industriel et financier, joue sur ce domaine insu de sa personnalité. Il ne serait plus dupe des efforts du marketing et des commerciaux, pour traquer dans nos moindres gestes et nos moindres recherches sur les réseaux nos centres d'intérêt, afin de mieux cibler nos désirs enfouis, et nous inciter à y laisser libre cours. C'est toute la boulimie de consommation des peuples des sociétés industrielles qui serait menacée par une telle claire-voyance, et celle-ci pourrait tout simplement gripper le fonctionnement de la société de croissance.

Cela n'est pourtant que la partie immergée de l'iceberg, la partie la plus connue. Mais évoquons également un autre pouvoir régnant dans nos sociétés « avancées », un pouvoir non pas économique cette fois, mais un pouvoir techno-scientifique. Le pouvoir des gens qui savent. Et que l'on écoute précisément parce que l'on croit qu'ils savent. Et qui prennent des décisions nous concernant tous, parce qu'il est supposé qu'ils en savent plus que nous et sont plus à même de connaître où se trouve le meilleur pour l'avenir de l'humanité. Le pouvoir d'une communauté qui a des titres à faire valoir, celui de professeur ici, de chercheur là, et qui ne peut être jugé que par ses pairs. Le pouvoir de ceux qui disent ce qui est vrai et ce qui est faux.

Ce pouvoir-là, bien que plus discret, nul n'oserait contredire qu'il existe. Que nous vivons dans une société où le « scientifique » est le garant de la vérité. Où, s'ils ont veu dans un débat avoir des arguments de poids, l'on se réfère avec grandiloquence aux dernières études publiées dans un journal scientifique. Article que bien souvent l'on n'a jamais lu, lorsque l'on n'est pas soi-même scientifique, pour la simple raison qu'on ne peut le comprendre, mais qui fait foi précisément parce qu'il est écrit par un scientifique.

Oserions-nous cependant prétendre, que derrière cette apparence de savoir absolu, par-delà la façade de la rigueur, de la prétendue certitude, de la soi-disant démonstration, se cache également quelque fable, quelque mythe ? Oserions-nous soutenir qu'au fondement de la science, il y a aussi des croyances ? Oui ! Evidemment oui. Quiconque étudie l'histoire des sciences, les conditions de leur naissance, découvrira non seulement qu'à l'origine de toute discipline des choix épistémologiques ont été fait, mais également que ce savoir lui-même est né selon une certaine orientation, pour répondre à certains problèmes précis, selon une certaine intention.

Il y a donc bien un inconscient des sciences elles-mêmes, un refoulé, à la fois de leurs fantasmes (ce qu'elles ont souhaité réalisé à un moment donné²), et à la fois des choix épistémologiques, des principes qui au commencement ont été fixé, et qui ensuite, par manque d'analyse historique, ont été enfoui au cours du temps. C'est alors là qu'elles deviennent paradigmes : ensemble de croyance, d'axiomes, indémontrés et indémontrables, car posés comme hypothèses fondamentales au commencement de la science, et qui n'est pas possible de questionner au sein même de la discipline sans en altérer le bon fonctionnement³.

Dès lors, là encore, l'application d'une méthode psychanalytique au discours scientifique, visant à en faire ressortir les présupposés historiques, seraient également un tremblement de terre, au sens où, ce qui est cru comme une vérité absolue, éternelle, universelle, nécessaire et absolument désintéressée, apparaîtra soudain sous un tout autre visage : on redécouvre que les axiomes n'ont pas de vérité en eux-mêmes mais ont été choisi pour des raisons qui n'ont rien à voir avec la vérité (leur élégance, leur économie, leur efficacité) ; qu'un long et douloureux

² Un exemple parmi d'autre, en Physique, la recherche du mouvement perpétuel. Ou plus actuellement, la recherche menée sur l'immortalité.

³ Ce mécanisme de non mise en question du paradigme au sein de la discipline, pour le bon fonctionnement quotidien de la pratique scientifique, a été particulièrement mis en évidence par l'épistémologue Kuhn, *La structure des révolutions scientifiques*, Flammarion, 2008.

conflit a animé la communauté scientifique en question avant qu'elles soit adoptées par la discipline, ce qui explique que l'on n'ose plus ensuite en discuter (comme par exemple l'hypothèse atomique en Chimie) ; que certaine hypothèse semble tout droit tirée d'un soubassement religieux duquel la discipline est sortie (comme par exemple, en astronomie, l'hypothèse que l'univers a eu un début, le fameux Big Bang, hypothèse directement issue de la pensée judéo-chrétienne où le monde a été créé un jour par Dieu ; rappelons que l'univers est dans d'autres philosophies, comme par exemple la pensée grecque, pensé comme éternel, n'ayant ni début ni fin).

Il est bien sûr évident, que si au lieu de faire répéter aux enfants des classes des pays industriels, ces fables scientifiques qui structurent notre culture (comme par exemple, le Big Bang, les atomes, l'évolution des êtres vivants par mutation aléatoire et sélection naturelle des plus adaptée), l'on présentait ces propositions comme ce qu'elles sont : des hypothèses, peut-être vraie, mais peut-être pas, certes cohérentes, utiles et dignes de considérations, mais en aucun cas absolument certaines, l'aura du discours scientifique, et donc son pouvoir dans notre société, perdrait de sa superbe. On se permettrait moins, peut-être, de prendre des décisions influençant des millions de personnes en arborant des études scientifiques, des chiffres, des statistiques, donnant à accroître que l'on sait ce qui est le meilleur pour tous⁴.

Pour autant, nous ne serons pas de ceux qui voudraient détruire et voir disparaître toute présence dans la vie humaine de ces croyances, de ces mythes, de ces fables, Legendre dirait, de ces dogmes, qui contribuent au pouvoir de l'homme sur l'homme. Cette grande découverte du XXe siècle qu'est la découverte de l'inconscient, et de la psychanalyse permettant d'y avoir un certain accès, ne doit pas nous donner comme objectif de détruire, par une analyse systématique de toutes nos croyances, cette part souterraine de l'homme, sous prétexte qu'elle est utilisée par des pouvoirs qui peuvent être nuisibles. C'est comme si, pour paraphraser une pensée de Nietzsche, sous prétexte qu'une dent pouvait être cariée, on enlevait par précaution toutes les dents...

Expliquons-nous. Ce que nous pouvons reprocher, nous semble-t-il, à ces pouvoirs dont nous avons fait mention, le pouvoir économique et le pouvoir technoscientifique actuels, ce n'est pas qu'ils recourent à l'inconscient humain pour gouverner les hommes. Non : il semble, si

⁴ Comme un écho de ce pouvoir de la science sur les sociétés industrielles, de fameux romans de littérature ont mis en scène cette domination technocratique possible de la science sur nos vies. Nous pensons au *Meilleur des mondes*, de Huxley, ou encore à *1984*, de Orwell.

l'on veut bien prendre acte des découvertes de l'anthropologie dogmatique⁵, que toute institution humaine, dès lors qu'il s'agit de faire vivre ensemble et rassembler de sujets parlant distincts, en passe nécessairement par la croyance, l'image, le mythe, pour faire cohésion et lien. L'analyse déconstructive des croyances et des fables, ne doit pas, selon nous, être systématique, sous peine de détruire toute unité possible. La société, pour être, a besoin de se fonder sur un tel terreau. De la même manière qu'un patient va chez le psychanalyste pour faire remonter à sa conscience quelque chose de son inconscient qui l'empêche d'être et qu'il ne s'agit nullement, pour le soigner, de travailler à éradiquer en lui tout inconscient, car certains de ces rêves, de ces fantasmes, sont pour lui structurant ; de la même manière il ne peut s'agir de détruire dans une société humaine tout mythologie pour elle structurante.

En revanche, là où le bât blesse, c'est lorsque ce qui est dogmaticité est présenté comme vérité absolue. Là où il y a mélange des genres et tromperie, c'est lorsque l'on présente comme vérité établie, comme fruit de la seule activité raisonnable, des considérations qui en réalité n'ont rien de raisonnable. La justice demande à ce que le mythe soit présenté comme mythe, la fable comme fable, le dogme comme dogme. C'est cela que, selon nous, nous pouvons reprocher aujourd'hui tant au pouvoir scientifique qu'au pouvoir économique : ils règnent en imposant des croyances et des hypothèses, qu'ils font passer pour des vérités établies et non discutables.

⁵ Legendre, *Sur la question dogmatique en Occident*, Fayard, 1999.